

« Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du temple »
(Jean 2, 15)

Un geste inaugural



Les marchands du Temple d'après James Tissot (1836-1902).

Pour que le culte du Temple fonctionne sans discontinuer, même pendant les travaux de restauration qui ont duré plus de quatrevingts ans, les familles sacerdotales faisaient appel à des tas de métiers. C'est qu'il en fallait du monde pour faire tourner cette usine à liturgie. À commencer par les artisans qui préparaient les pains, les gâteaux ou encore les parfums destinés aux offrandes quotidiennes. Sans oublier les orfèvres, les barbiers, les tisseurs et les tricoteuses (82 jeunes filles!) qui confectionnaient les courtines, le maître fontainier chargé de fournir l'eau potable et le médecin du clergé qui avait, paraît-il, beaucoup de travail car les prêtres tombaient souvent malades... À tout ce personnel, il fallait encore ajouter les marchands et les changeurs dont l'activité connaissait évidemment son sommet quand la Pâque approchait.

POURQUOI CETTE COLÈRE ?

En principe, le marché aux bestiaux se tenait un peu plus loin, dans la vallée du Cédron ou sur les pentes du mont des Oliviers. Mais pour faciliter la tâche des fidèles soucieux d'offrir des sacrifices, les vendeurs de bœufs, de brebis et de

colombes avaient obtenu le droit de s'installer sur le parvis extérieur, en bordure du sanctuaire. N'est-ce pas normal quand on sait que les pèlerins juifs venaient parfois de très loin ? On leur permettait donc d'acheter la victime à l'entrée du lieu saint. Et comme les prêtres refusaient les monnaies portant l'effigie d'un empereur ou d'une divinité païenne, il fallait bien que tous ces gens venus de la diaspora puissent échanger leurs devises quelque part.

Jésus sait bien tout cela. Il la connaît depuis longtemps cette foire du parvis. Alors, qu'est-ce qu'il lui prend ? Pourquoi cette colère et pourquoi ce fouet que saint Jean est d'ailleurs seul à évoquer ? Matthieu, Marc et Luc parlent aussi des marchands du Temple, mais plus sobrement et, surtout, à la fin de leur Évangile, quand les choses vont mal et quand l'étau se resserre. Avec eux, on dirait que Jésus, de plus en plus tendu, se radicalise à l'heure où s'annonce la Passion.

CHANGEMENT RADICAL

Jean n'est pas du tout dans cet esprit-là. Pour lui, au contraire, il s'agit d'un geste inaugural. D'ailleurs cette expulsion se situe au tout début du ministère de

Jésus, juste après le signe des noces de Cana. Comme presque toujours, Jean fait d'abord de la théologie. Ce qui l'intéresse, ici déjà, et tout au long de son Évangile, c'est la relation Père-Fils. En voyant ce commerce débridé, le Messie s'énerve parce que ça se passe « chez lui », dans « la maison de son père », une maison à laquelle il voue un amour dévorant.

Mais au-delà de cette brûlure intérieure, le geste d'expulser les marchands signifie surtout un changement radical au cœur même de la religion. Plus question d'enfermer Dieu dans des pierres et dans des rites aussi formalistes. Et encore moins de l'acheter à coup de sacrifices. L'ancien culte est dépassé. L'offrande nouvelle, « l'agneau de Dieu » que montrait le Baptiste quelques versets plus haut, entre lui-même dans le Temple. Et par là, le quatrième évangéliste annonce déjà le mystère pascal. Et il l'annonce si explicitement, qu'à trois reprises, il emploie le verbe *relever* ou *réveiller* : « *Détruisez ce Temple et en trois jours, je le relèverai.* »

Ce mot qui, pour les disciples, n'était que « littérature », plus tard, ils l'appliqueront à la résurrection de Jésus en découvrant, inquiets et joyeux, qu'un verbe, parfois, se refait vraiment chair.